

CHRISTIAN PLANTIN

1990

ESSAIS  
SUR  
L'ARGUMENTATION

INTRODUCTION LINGUISTIQUE  
À L'ÉTUDE DE LA PAROLE  
ARGUMENTATIVE

Chapitre 2

Renaissances de la rhétorique :

Les travaux américains

ÉDITIONS  
KIMÉ

## RENAISSANCES DE LA RHÉTORIQUE : LES TRAVAUX AMÉRICAINS

### DEUX TRADITIONS DE RECHERCHES

Un texte récent proposant une " initiation à la rhétorique " aux enseignants de lettres français présente la rhétorique dans les termes de Quintilien : " bene dicendi scientia ", et glose ainsi cette définition : " elle est ' l'art de bien parler ' pour faire comprendre, pour faire agir, pour faire croire, c'est-à-dire pour persuader " (Peres, 1987, p. 30). Suit la définition proposée par Reboul (1984) : " l'art de persuader est l'acte de susciter chez autrui une croyance par des moyens aussi bien affectifs que rationnels ". Cette définition très large subit immédiatement une restriction non justifiée qui semble avoir les faveurs d'une partie du public francophone : " Nous restreindrons ici l'acception du terme ' rhétorique ' à l'étude des figures, de sons, de sens et d'argumentation " (*op. cit.*, p. 30) ; on notera l'opposition des figures de son et de sens aux figures d'argumentation. Suit une énumération de " figures ", qui, pour l'argumentation, se résument à : " 1. L'allégorie (...), 2. L'utilisation des exemples (...), 3. Les arguments qui ressortissent à des raisonnements tronqués : a) [l'enthymème] (...) [(b) manque] c) la fausse tautologie (...), d) la fausse alternative (...), e) le faux dilemme (...), f) la prolepse (...) " (*op. cit.*, p. 38-39).

On pourrait voir là, avec un peu d'injustice pour un article qui veut simplement " [donner] le goût de la rhétorique " (*op. cit.*, p. 39) et qui sans aucun doute y parvient, une illustration de la triple impasse dans laquelle la rhétorique contemporaine, en France, se trouve engagée, et dont tentent de la dégager un certain nombre de travaux (par exemple ceux de Reboul) :

— L'opinion tient la rhétorique pour un catalogue déconnecté de figures aux noms barbares. On nous assure bien de sa fertilité pédagogique, mais pour les questions pratiques le lecteur est renvoyé à sa propre initiative.

— L'opinion éclairée a suivi les efforts des structuralistes pour saisir sous des catégories linguistiques les "trois grandes figures de la rhétorique classique", mais sans trop se demander si cette conception structurale des figures pourrait s'articuler à une réflexion sur leur fonction de communication et de persuasion, qui n'est là que comme pure révérence aux classiques.

— L'opinion, même éclairée, ne s'interroge guère sur les évolutions récentes de la rhétorique en dehors du monde francophone. Mais faire l'histoire de la rhétorique ne suppose certainement pas que la rhétorique soit morte; et en particulier, on pourrait s'interroger sur la signification des restrictions que lui ont fait subir les modernes, et l'ouvrir un peu aux entreprises qui, depuis trente ans, cinquante si l'on se souvient de Richards (1936), s'efforcent de construire des "nouvelles rhétoriques" prenant pour objet le langage en situation, et son utilisation comme moyen d'action symbolique.

Bref, ces remarques peuvent se résumer dans le constat renouvelé que Perelman n'a pas trouvé son auditoire.

Cette rhétorique du catalogue et de la structure est en particulier en complète opposition avec les rhétoriques développées aux Etats-Unis en fonction des besoins et selon les concepts du monde contemporain. Il est d'ailleurs tout à fait concevable que cette problématique même ait quelque chose d'incongru pour un public formé à l'approche structurale. Je vais donc, et sans craindre de forcer les contrastes, esquisser quelques thèmes constitutifs d'une rhétorique de l'action, de la pensée et de la communication contemporaines. Je partirai essentiellement de ces travaux américains dont Perelman disait qu'ils constituaient une œuvre unique, encore trop peu connue hors des Etats-Unis (1978, p. 406). Rien n'indique que la situation ait évolué de façon appréciable depuis que ces lignes ont été écrites.

Aux Etats-Unis, des recherches touchant à la rhétorique sont menées dans les départements d'anglais et de philosophie. Cependant, pour l'essentiel, la recherche en rhétorique contemporaine est menée dans des "speech departments", département de sciences du discours et de la communication, où l'on enseigne la communication par la parole ("speech communication") tout en poursuivant des recherches pour une "théorie rhétorique contemporaine", dans une tradition originale.

Les pages qui suivent s'efforcent de dégager la signification et l'importance de ces travaux, en commençant par les situer historiquement. J'aurais pu choisir d'exposer ce qu'on considère comme les "théories rhétoriques contemporaines", c'est-à-dire les grandes idées qui ont actuellement la faveur des étudiants préparant leurs thèses en rhétorique. C'est d'ailleurs la voie que j'ai suivie dans ma propre prise de connaissance des travaux rhétoriques. Mais on a parfois l'impression, un peu étrange, que cette approche purement synchronique n'est pas forcément révéla-

trice de l'état réel de la discipline, et qu'on obtiendrait une compréhension plus profonde en s'attachant à l'évolution des idées et des pratiques en rhétorique, en les replaçant dans leur contexte institutionnel ou même social. En d'autres termes, on a souvent le sentiment que les théories proposent des réponses qui, comme toutes les réponses, masquent les questions. Et comme ces réponses ne sont pas définitives, c'est encore en cherchant à saisir plus clairement comment se sont constituées les questions qu'on obtient la meilleure vue sur le domaine.

Rien ne semble mieux connu et plus facile à connaître que l'histoire de la rhétorique aux Etats-Unis. Depuis un peu plus de trois quarts de siècle d'impressionnantes bibliothèques se sont constituées autour d'un domaine qui suscite de nombreuses revues, des éditeurs qui publient les ouvrages originaux et republient les classiques de la discipline, des associations actives enfin, dont les assemblées sont mises à profit pour dresser des bilans, des états des lieux souvent sans complaisance, et pour organiser les travaux futurs (R. G. Smith 1963 par exemple).

Mais, avant d'être une discipline académique, la rhétorique semble bien être aux Etats-Unis un fait historique social et culturel d'importance, dont il n'est pas si aisé de prendre la mesure. Dans sa " Préface " à l'ouvrage de Horner *The Present state of scholarship in historical and contemporary rhetoric*, Ong fait la remarque que la plupart des travaux sur l'historiographie de la rhétorique sont l'oeuvre d'Américains : " Les raisons en sont diverses, mais ce simple fait suggère qu'aux Etats-Unis la rhétorique est liée aux structures sociales et à la vie mentale [psychic life] comme elle ne l'est pas ailleurs dans le monde occidental. On dit parfois que les Européens et les Latino-américains pratiquent la rhétorique et que les Américains l'étudient. L'héritage rhétorique fait partie de l'*ethos* européen. Il est moins familier, plus distancié, et d'un plus grand intérêt intellectuel pour les spécialistes aux Etats-Unis " (1983, p. 8).

C'est même peut-être parce qu'elle constitue un tel fait social que la rhétorique a tant de mal à conquérir une fois pour toutes une position académique stable. Elle subit de plein fouet les changements technologiques qui affectent son objet, l'univers de la communication verbale ; elle a du mal à se différencier nettement de toute " l'ingénierie de la communication ", et à préserver, vis-à-vis du public académique, son image de l'association avec celle de camelots, de Dale Carnegie à Vance Packard. Si on ne craignait pas le paradoxe, on dirait que les études de rhétorique aux Etats-Unis ont un problème d'image et de communication.

De par leur objet même, l'analyse des discours sociaux, rhétorique et sciences du discours ont des connexions sociales que n'ont pas par exemple des disciplines littéraires traditionnelles, mieux protégées universitairement. L'apparition d'une nouvelle

poésie ou d'une nouvelle école de critique littéraire restent des événements littéraires, alors que l'apparition de nouvelles formes de discours sociaux, comme celles qui caractérisent la rhétorique des "mouvements" des années 70, touche à toute la société. L'instabilité des objets retentit sur la discipline, et contribue certainement à créer à la fois ces états de manque et d'ouverture qui me semblent si caractéristiques de la production scientifique en rhétorique. Je ne prétends pas développer ici ce thème, mais il importe de ne pas l'occulter en ne retenant des études que ce qui semblerait apte à mieux asseoir leur "respectabilité" académique.

L'interrogation sur ce que sont la rhétorique et les sciences du discours aux Etats-Unis ne peut donc pas éviter l'imprudence de quelques remarques sur l'image et la fonction du discours public dans la vie intellectuelle, sociale et politique de ce pays. Notre guide sera l'ouvrage en trois volumes de l'historien Daniel Boorstin, *The Americans*, ouvrage peut-être parfois un peu pervers mais plein d'alacrité, qui propose sur le discours public aux Etats-Unis des mises au point dont je n'ai guère trouvé d'équivalent ailleurs.<sup>1</sup>

#### LA RHÉTORIQUE D'AVANT LE TÉLÉPHONE : L'ÈRE ORATOIRE

C'est la rhétorique de la culture démocratique américaine traditionnelle, la rhétorique d'avant 1910. Tout les auteurs sont d'accord pour faire des années 1910 un moment-clé où — coïncidence? — on a vu se répandre l'usage du téléphone et s'affirmer le désir d'autonomie des sciences du discours, qui allait conduire à la création des "Speech departments".

#### Repères historiques

Les aventures de la rhétorique aux Etats-Unis commencent évidemment bien plus tôt, avec la fondation en 1636 de l'Université de Harvard<sup>2</sup>. Pendant le siècle qui suit, les pionniers empruntent leur rhétorique à Ramus et Talon. On schématise généralement l'oeuvre de Ramus en disant qu'il a démembré la rhétorique ancienne, en lui soustrayant l'invention et la composition, qui, transformées en "méthodes", sont rattachées à la "logique". Talon a écrit la première rhétorique conforme aux théories de Ramus, d'où est issue la rhétorique classique réduite au style et à l'action oratoire (élocution, diction, gestuelle), c'est-à-dire aux modes de délivrance du discours écrit ou oral. Aux Etats-

Unis, cette rhétorique sans " invention ", rhétorique ornementale, rhétorique " de surface ", travaille sur des contenus qui lui sont externes, essentiellement les contenus religieux du dogme puritains (Halloran, 1982, p. 247).

Au cours des deux premières décennies du 18<sup>e</sup> siècle, les traductions de Cicéron et Quintilien arrivent aux Etats-Unis et dans les bibliothèques des universités : " vers le milieu du siècle, le *De Oratore* était bien connu " nous dit Halloran (*op. cit.*, p. 249) ; l'Amérique pré-révolutionnaire fait sien l'idéal du citoyen-orateur. Cette rhétorique connaît son âge d'or au cours de la période qui va du milieu du 18<sup>e</sup> au milieu du 19<sup>e</sup> siècle. A partir du milieu du 19<sup>e</sup> siècle, elle connaîtra un déclin ; il est important de noter que lorsqu'on parle de " renaissance " des études rhétoriques au 20<sup>e</sup> siècle, et on en parle souvent, c'est d'une renaissance par rapport à cette dernière période de déclin qu'il s'agit.

Le passage de la rhétorique religieuse des pionniers à une rhétorique politique et nationale s'effectue donc vers 1770. Ce changement accompagne l'agitation sociale précédant la révolution et les premiers actes célèbres de résistance à l'Angleterre (protestations contre le " Stamp Act ", " The Boston Massacre ", " The Boston Tea Party ", etc.). Les étudiants forment des clubs où sont discutées les grandes questions d'intérêt public, évidemment en anglais et non plus en latin (Hochmuth et Murphy, 1954, p. 153, 154) : l'apparition d'une rhétorique orientée vers les questions sociales va donc de pair avec une promotion de l'anglais comme langue d'étude dans l'enseignement supérieur.

Cette effervescence du discours social renforce l'un intérêt pour la discipline rhétorique, qui est alors la discipline-clé de l'enseignement supérieur. John Witherspoon, Président du " college " qui deviendra Princeton, écrit la première rhétorique américaine. A Harvard, la chaire Boylston de rhétorique, fondée en 1771 mais d'abord restée vide, est confiée en 1805 à John Quincy Adams, futur sixième président des Etats-Unis, de 1825 à 1829. Il publie en 1810 ses *Lectures on Rhetoric and Belles Lettres*. On comprend la nostalgie des modernes...

A cette période classique correspond un âge d'or de l'éducation rhétorique. En effet, jusqu'au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, la rhétorique était considérée comme la matière essentielle, structurant tout le programme éducatif des " colleges " (Halloran, 1982, p. 252 ; Boorstin, III, p. 465). Cette fonction intégratrice, " architectonique " de la rhétorique s'explique dans le cadre d'une conception globale de l'éducation ignorant la spécialisation selon des compétences particulières, et orientée vers la formation du citoyen. Pour cela, le système éducatif de Harvard et des autres " colleges " anciens faisait appel à des précepteurs : " Le même précepteur avait en charge une classe de débutants, qui, tout au long du 17<sup>e</sup> et du 18<sup>e</sup> siècle ne comptait pas plus de dix ou douze élèves. Sous le

contrôle étroit du président, le précepteur assumait la responsabilité de tous les enseignements, tout en veillant au développement moral et spirituel des étudiants pendant leurs quatre années d'études. Dans un tel système où le même enseignant avait tout le programme en charge, les frontières entre les matières ne pouvaient avoir beaucoup d'importance ". Les examens écrits n'apparaissent qu'assez tard dans le 19<sup>e</sup> siècle; auparavant, " en juin se déroulait une période de trois semaines de 'visitation' [visitation] où le candidat à une promotion ou un diplôme devait se tenir à la disposition de tous les passants [" 'all Commers' (sic) "] pour un examen oral " (Halloran, 1982, p. 260; p. 253).

C'est dans ce système qu'il faut comprendre le succès des sociétés de discussion [debate] : dans les universités, comme le dit Boorstin, les tournois d'éloquence ont précédé les rencontres de football (III, p. 464), et avec une popularité non moindre. Ces débats permettent d'évaluer des connaissances, mais aussi des facultés d'adaptation de ces connaissances à l'interlocuteur, au public, à l'occasion. Quoi qu'on puisse penser par ailleurs de cet enseignement, il faut lui reconnaître au moins deux mérites, d'abord les étudiants apprenaient qu'il ne sert à rien d'avoir raison dans l'escalier, et ils ne connaissaient pas l'angoisse de la communication.

### Une citoyenneté rhétorique : la parole publique

Cette éducation prépare le citoyen à l'expression publique de son sentiment sur des questions d'intérêt général : il s'agit donc d'une éducation au discours public dans tous les sens du terme " public ". " Comme au temps de Cicéron et Quintilien ", le but de cette éducation est de former des hommes qui occuperont des fonctions dirigeantes dans la société : " La tradition rhétorique voyait dans l'orateur une personne incarnant le meilleur d'une culture, capable d'appliquer son savoir à des questions d'intérêt général, par le truchement d'un discours éloquent " (Halloran, 1982, p. 252; 246). On pourrait donc dire que, si en France l'idéal classique est celui de l'honnête homme au 17<sup>e</sup>, ou du philosophe au 18<sup>e</sup> siècle, aux Etats-Unis, le type idéal est plus proche du tribun, du rhéteur ou du politique, dont le discours et les connaissances doivent avoir une efficacité sociale. En matière politique, le pragmatisme suppose une rhétorique.

Quels sont les emplois auxquels prépare une telle éducation oratoire? On peut s'en faire une idée à partir des entrées de l'ouvrage de Brigance, *A History and criticism of American public address* (1943), qui analyse conjointement la parole et l'action politiques de tribuns américains célèbres sous les rubriques suivantes : Religion (4 portraits) — Réformateurs (4) — Droit (3) — Culture générale (1) — Education (2) — Mouvement ouvrier

(1) — Hommes d'état (14) (*op. cit.*, pp. XV-XVII). Il s'agit donc des carrières d'homme politique évidemment, et plus généralement d'agitateurs sociaux, prêcheurs et philosophes itinérants, réformateurs, professeurs, ... Certaines villes ont même un orateur appointé ("city orator"), et il ne faudrait pas oublier les florissants cycles de conférences itinérants organisées par les mouvements dits du "lyceum" et de "Chautauqua", où l'éducation se mêle au divertissement (Brigance, 1943, p. 123). Parfaitement intégré à la société américaines, les métiers de la parole nourrissent leur orateur, et son manager (Hance *et al.*, 1943).

La culture rhétorique est considérée comme la culture de la démocratie, la philosophie rhétorique est la philosophie politique de la démocratie : "La rhétorique est mère de liberté. La nature des choses ordonne que l'éloquence est l'ultime support de la liberté, et, avec l'éloquence, la liberté vit, s'épanouit et meurt. Les tyrans assurent leur sécurité en mutilant et affaiblissant l'éloquence [oratory]" (cité par Boorstin, III, p. 462). Il ne s'agit pas là de la déclaration enflammée d'un auteur de manuel prêchant pour sa chapelle : un recueil de ces grands discours fait partie du mobilier de base des chaumières américaines, et un bon citoyen doit connaître par coeur un certain nombre de ces discours nous dit Boorstin (III, p. 464), qui ne se départit pas d'une certaine ironie sur ce sujet, pas plus que sur bien d'autres d'ailleurs.

Tout cela conforte et repose sur une vision de l'action politique, où les grands discours sont les moteurs de l'histoire américaine et expression du destin américain ; au point que le but ultime de l'activité parlementaire n'est plus une loi bien faite mais un beau discours. L'histoire n'est pas seulement écrite avec des mots, mais faite avec des mots, et des mots parlés : Lincoln n'a jamais su lire autrement qu'à haute voix, et ses proches trouvaient même cela absolument insupportable (Boorstin, II, p. 308 ; p. 464 ; Brigance, 1943, p. VII ; Hochmuth, 1954, p. 1 ; Berry, 1843, p. 834).

Tocqueville s'est demandé "Pourquoi les écrivains et les orateurs américains sont souvent boursoufflés"<sup>3</sup> ; c'est que cette culture oratoire fonde non seulement la politique et l'histoire, mais produit aussi bien une littérature rhétorique que des lectures rhétoriques de la littérature (Booth, 1961). Les grands discours sont considérés comme des modèles qui transmettent des valeurs politiques, et morales, mais aussi esthétiques. C'est peut-être cette conception de la littérature qui a valu à Winston Churchill son prix Nobel.

On peut parfaitement trouver ces productions boursoufflées, moralisatrices, "pourrie de perfection" comme dirait Kenneth Burke ; question de goût. Mais l'essentiel, pour nous, est ailleurs : la rhétorique est la discipline architectonique de cette culture oratoire. C'est elle qui assure l'actualisation des divers savoirs, qui les unifie dans l'acte particulier, concret d'une production verbale

adaptée à un auditoire, à une question particulière concernant la communauté.

Cet art oratoire ancien style, avec ses racines dans l'oralité, est-il définitivement mort en Amérique comme ailleurs, avec le culte rendu à la parole publique efficace, l'intérêt quasi sportif pour le grand débat politique spectaculaire, style Lincoln-Douglas en 1850? On peut se faire une idée de ce qu'il représentait en consultant les recueils publiés sous la direction de Hofstadter, *Great issues in American history*, et de Boorstin lui-même, *An American primer*<sup>4</sup>. Ils représentent des spécimens d'un genre dont, à ma connaissance, il n'existe pas d'équivalent en français. Il serait intéressant de se demander exactement pourquoi, et s'il est possible de remédier à cet état de choses.

### **Involution de la Rhétorique**

La décadence de la rhétorique comme discipline académique, sensible à partir du milieu du 19<sup>e</sup> siècle, est peut-être à rattacher à l'apparition d'une nouvelle mentalité, d'un "vitalisme" romantique comme l'écrit Halloran, d'une nouvelle conception de la créativité et du "génie", opposée à une rhétorique à qui il faut "tordre le cou". Du point de vue de la sociologie de l'éducation supérieure, le retrait de la rhétorique de la scène académique se comprend dans le cadre des mutations sociales profondes qui ont redéfini à cette époque les fonctions du système éducatif américain. Alors que dans l'ancien mode d'éducation on cherchait à former des "conducteurs d'hommes", des leaders d'opinions, des tendances nouvelles se manifestent pour lesquelles l'éducation est au service de la promotion individuelle (Halloran, 1982, p. 262). Le contenu des études a changé avec les débouchés, et surtout les savoirs se sont accrus et complexifiés. Leur accumulation rend impraticables les anciennes méthodes éducatives dispensant à tous une formation uniforme, et impose, avec la spécialisation, la créations de filières pédagogiques et scientifiques différenciées entre lesquelles les étudiants, de plus en plus nombreux à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, doivent choisir. Cette évolution aboutit à la grande réforme administrative de la fin du siècle, où est introduite la départementalisation des universités, sur le modèle des universités allemandes. Ce processus de réorganisation scientifique et administrative des universités américaines s'est effectué en gros entre 1860 et 1900 (entre 1889 et 1891 pour Harvard).

Avec ces changements dans les finalités de l'éducation et du savoir, c'en est fini de la rhétorique comme art de la synthèse de connaissances particulières mises en rapport avec une question qui agite la cité. Dans cette nouvelle division du savoir, les sciences du discours sont très généralement rattachées aux départements

d'anglais. Mais dans ce nouveau cadre administratif, la rhétorique va se trouver en conflit avec l'enseignement de la littérature, et l'enseignement de la parole publique va continuer son involution.

### Rhétorique vs Belles Lettres

L'expression " Belles lettres " est passée telle quelle en langue anglaise à la suite des traductions de René Rapin, Dominique Bonheurs et Charles Rollin (Halloran, 1982, p. 258), pour désigner la littérature en général par opposition aux écrits scientifiques et techniques. Les *Lectures on Rhetoric and Belles Lettres* de Hugh Blair (1783), reste le manuel le plus employé par les universités américaines jusqu'en 1825. Dans un premier temps, les études littéraires ont ainsi grandi sous le bouclier des vénérables études de rhétorique, comme le montre la coordination " rhetoric and belles lettres ". Mais on s'intéresse de moins en moins aux vertus morales ou politiques du discours pour mettre l'accent sur ses qualités proprement esthétiques, l'étude du style et la formation du goût. Cette tendance est puissamment portée par le désir de promotion de l'anglais comme langue de culture dans l'enseignement supérieur.

Dans ce mouvement de bascule vers les études de critique littéraire, on voit des professeurs de rhétorique abandonner leur charge pour passer aux départements d'anglais. Le cas le plus souvent cité est celui de Francis J. Child, titulaire de la chaire Boylston de rhétorique à Harvard de 1851 à 1876, qui se détourna des études de rhétorique pour se consacrer aux études philologiques et littéraires. L'Université John Hopkins ayant tenté de le débaucher, l'Université de Harvard ne put le conserver qu'en créant pour lui une chaire de professeur d'anglais, l'enseignement de la rhétorique étant confié à un assistant (Corbett, 1967, p. 170; D. K. Smith, 1954, p. 451).

Ces départements d'anglais nouveaux venus ont dû eux-mêmes conquérir leur autonomie vis-à-vis des études classiques, et ils l'ont conquis en mettant en avant les études de philologie et de critique littéraire, au détriment des pratiques oratoires et des pratiques sociales du discours en général. L'enseignement des techniques rhétoriques, essai, composition, discours oral, ... ne parvient pas à trouver réellement sa place à l'intérieur des départements d'anglais. En fin de compte si l'on rattache l'enseignement de l'essai aux études littéraires, c'est pour une raison toute prosaïque, aussi peu pédagogique que scientifique : il faut tout de même " ménager quelques perspectives d'avenir [an avenue of hope] aux enseignants de composition " (Smith, 1954, p. 452).

Autre problème pour la rhétorique à cette même époque, se distinguer du mouvement " élocutionniste " [elocutionary move-

ment]. Il semble en effet que le triomphe des " Belles Lettres " sur les pratiques oratoires ait refoulé la rhétorique au stade Ramus-Talon, et que la rhétorique, à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, se soit vue réduite à l'art de la déclamation enseigné dans des " départements d'élocution " et dans quelques écoles privées du Middle West (Smith, 1954, p. 452). L'ouvrage le plus caractéristique de cette tradition est la *Chironomia* d'Austin (1806), ouvrage technique précieux et oublié qui mériterait plus que cette parenthèse, car on y trouve un code rhétorique du geste porteur d'une signification sociale partagée. Mais que les gestes accompagnant la parole puisse être rhétorique et appris, voilà qui semble insupportable, voire indécent, à notre culture. Nous ne pouvons vivre ces gestes que sur le mode non intentionnel, et nous ne les interprétons que comme indices conditionnés par l'état naturel des corps, ou par un inconscient culturel ou individuel. Ils ne sauraient entrer dans le jeu de miroir des intentions gricéennes, et il convient d'en dissimuler la planification.

En tout cas, enseigner la rhétorique du geste en pleine période romantique est une gageure évidemment condamnée à périr dans le ridicule : on cite le cas d'un professeur de rhétorique à Harvard chassé par les étudiants qu'il prétendait enfermer dans une cage sphérique afin de mieux leur apprendre à équilibrer et à balancer leurs mouvements.

### Autonomisation de la rhétorique

Dans un système où triomphait la spécialisation, les enseignements du discours allaient tenter de se redéfinir vis-à-vis des belles lettres tout en se distinguant des pratiques déclamatoires discréditées des élocutionnistes. Les problèmes de carrière, le ressentiment lié à des enseignements instables, dévalorisés, s'accumulaient chez les professeurs de rhétorique. Dès lors se posait la question de la " dignité d'une profession ", — titre d'un article-bilan de 1963, mais dont les échos sont anciens —, de la personnalité des études de rhétorique, la définition de leur contenu spécifique; bref de l'autonomie des études rhétoriques au sein des nouvelles institutions universitaires.

#### AUTOUR DE 1910 — DÉCLARATION D'INDÉPENDANCE ET PREMIÈRES INSTITUTIONS

La première demande de départements autonomes est formulée en 1913 par la *Public Speaking Conference of the New England and North Atlantic States*.

En 1911 est créée la *Public speaking review*, qui cèdera la place en 1915 au *Quarterly journal of public speaking*, qui deviendra le *Quarterly journal of speech education*, puis le *Quarterly journal of speech*.

En 1914, les enseignants s'associent dans la *National Association of Academic Teachers of Public Speaking*, qui deviendra la *Speech Association of America*, en 1946, puis la *Speech Communication Association* en 1970.

### Motifs et orientations fondatrices

Cette sécession des études rhétoriques, des pratiques liées à la parole, a pris appui sur un argumentaire positif dont l'intérêt n'est pas seulement historique. Les "pères fondateurs" affirment l'originalité et l'autonomie du domaine rhétorique par rapport aux études anglaises à plusieurs niveaux.

D'abord un pedigree prestigieux, capable de soutenir la comparaison avec n'importe quel autre : celui de la rhétorique classique et ancienne, définie comme science, art, technique du discours pratique, argumenté, efficace. Notamment, les études de rhétorique ont toujours gardé vivante la conscience du lien unissant les nouvelles sciences du discours à l'ancienne culture rhétorique de la fin du 18<sup>e</sup>. A cet héritage correspond une demande spécifique inchangée, la formation des étudiants au discours pratique, et particulièrement une formation au débat, mais aussi une formation professionnelle, selon la plus impeccable des fonctions de la rhétorique, aux carrières politiques comme à celles du barreau, ou de la chaire.

Sur cet acquis s'appuie une quête de respectabilité ; et la respectabilité universitaire, c'est une recherche, un programme, une spécialité, et d'abord un nom pour le futur nouveau département.

Un nom : " *Speech* "

" Names in profusion and confusion ", abondance de noms, dit Boorstin (II, p. 299 sv.) non seulement pour les noms de lieu, mais aussi pour les nouvelles unités administratives organisant le pays. C'est un problème de désignation analogue qu'ont connu les nouvelles associations et revues, et il n'a peut-être jamais été tout à fait résolu, comme le montre l'examen des changements récurrents dans les dénominations, dont le début de ce paragraphe fournit un échantillon.

Première question donc qui exige une réponse urgente, comment nommer ces départements ? Les premières années ont vu proliférer les intitulés, et on a pu écrire " [qu'] aucun autre département n'est connu ou inconnu sous autant de noms " (J. P. Ryan, 1918, p. 3). Le nom de " Department of speech " a été

finalement retenu. Les dénominations concurrentes étaient, d'après Ryan (*op. cit.*, p. 6) :

— “ english ” ? unanimement honni, pour les raisons que nous avons rappelées ;

— “ rhetoric and oratory ” ? “ rhetoric ” comme science et “ oratory ” comme art de l'expression ? termes trop marqués, impossibles à adapter à la culture contemporaine ;

— “ public speaking ” ? dénote trop étroitement une pratique, et n'est pas associée à une recherche honorable ;

— “ speech ” enfin, semble satisfaire pleinement aux exigences d'une discipline académique décente.

On peut traduire *speech department* par “ département, institut des sciences du discours ”. Le titre d'un article de Woolbert : “ The Organization of departments of speech science in universities ” (1916) semble autoriser cette transposition. Mais parler de sciences ne doit jamais faire oublier l'accent mis sur la pratique dans ces départements, et que l'enseignement de la parole publique (“ public speaking ”), de la rhétorique, suppose éventuellement une théorie, mais certainement une technique, un art.

Cette décision qui a finalement triomphé en 1917 n'a pas forcément fait l'unanimité : “ personne n'aime *speech* au début ” dit Winans (1923, p. 229), qui lui-même ne l'aimait pas trop. Des dissidents ont objecté notamment que le public ne voyait pas bien ce que pouvait enseigner un “ professor of speech ” ; que la langue courante n'associait ni “ oratory ”, ni “ rhetoric ” à “ speech ” (*op. cit.*, p. 226 ; p. 227). Il est intéressant de noter que ce genre d'objection vient notamment des enseignants qui se réclament plutôt des études rhétoriques.

“ Departments ” : une spécialisation.

Sur l'existence d'un domaine propre, l'oralité, on fonde l'existence d'une discipline, et on en tire les conséquences universitairement normales, la revendication d'une autonomie administrative, réalisée dans un département. Dans la répartition des tâches telle qu'on la voit depuis les “ speech departments ”, les départements d'anglais règnent, bien entendu, sur les “ Belles Lettres ”, la littérature, la critique littéraire. On trouve une justification supplémentaire de cet état de choses dans l'opposition classique rhétorique/poétique qui s'en trouve ainsi réactivée. Dans ce partage des biens, aux départements d'anglais vont l'étude de la langue, la grammaire et la philologie, et enfin l'écrit, la “ composition ” ; mais pas toutes les formes d'essais, plutôt l'essai critique de type littéraire et, d'une façon générale, l'expression libre. D'où le problème : qui va prendre en charge l'analyse et la production de l'essai rhétorique, l'exposé raisonné d'une opinion sur un sujet contemporain, qui ne répugne pas à l'effet pratique sur la communauté de ses lecteurs ?

Dorénavant, les études de rhétorique moderne seront poursui-

vies à l'intérieur des "speech departments". La rhétorique est-elle compatible avec cette spécialisation? En se départementalisant, la rhétorique renonce automatiquement à cette fonction "architectonique" qui la caractérisait. Il ne serait pas impossible que, le temps passant, on se montre plus sensible à certains inconvénients très précis, sur lesquels nous reviendrons : "les arts de la parole et de l'écrit, qui trouvaient auparavant leur unité dans la rhétorique, se voyaient maintenant cantonnés dans des disciplines différentes et souvent hostiles" (Connors *et al.*, 1984, p. 6).

#### Des programmes

A trois quarts de siècle de distance, les programmes d'études assignés à ces "speech departments" nous apparaissent surprenants, pour ne pas dire franchement hétéroclites. Leur orientation première me semble cependant assez simple à saisir. Il s'agit tout simplement de regrouper tout ce qui relève du domaine de la "performance", de la "parole publique", qu'on souhaite unifier en une discipline.

Qui dit "parole publique" dit "parole", ce qui justifie l'intérêt pour la phonétique articulatoire et acoustique, ainsi que pour la phonétique appliquée; on partira donc de l'anatomie et de la physiologie de la voix. Les "speech departments" se font ici cliniques de la parole où sont traités les troubles du langage (bégaiement), mais aussi écoles de la parole, où l'on met ces savoirs au service de l'entraînement de la voix, et de l'acquisition de techniques vocales. Cette technique est ensuite investie dans la parole publique, soit de type théâtrale (cours d'art dramatique, études théâtrales, lecture expressive) soit de type discours public ou débat.

C'est ainsi que Winans (1923, p. 230) propose sous l'intitulé déjà réformé "speech and rhetoric" le programme suivant :

- orthophonie — entraînement de la voix — phonétique
- art dramatique — lecture à haute voix
- parole publique — histoire de l'éloquence — débat

Ce programme semble être resté stable au moins pendant un demi-siècle, et a pu évidemment assimiler sans problème les innovations apportées par la radio, la télévision, le cinéma. En 1959, dressant dans *Re-establishing the speech profession : the first fifty years*, un bilan de cinquante ans de restauration des arts du discours, Oliver et Bauer distinguent six rubriques :

- rhétorique et discours public;
- sciences du discours : cette rubrique regroupe des articles sur la phonétique, l'audition et ses troubles, l'aphasie; l'article sur la phonétique traite de norme phonétique de l'anglais américain, de phonétique correctrice, et d'orthophonie. Il se conclut par une remarque sur le statut à part [anomalous] de la phonétique dans les "speech departments";
- éducation à la parole [speech education];

- art dramatique;
- interprétation orale;
- radio et télévision.

L'apparition des théories de la communication va marquer la fin de cette époque, et, en provoquant la transformation des "speech departments" en "speech communication departments", relancer le débat sur la rhétorique.

Une recherche "nécessaire"

Une méthodologie scientifique adaptée, pense-t-on, va permettre de déterminer scientifiquement les conditions de l'efficacité d'un discours. L'héritage rhétorique n'est pas considéré comme intangible, mais revu notamment à partir des grands mouvements d'innovations scientifique et technique qui ont permis le stockage et la reproduction de la parole.

Si la recherche est une nécessité qui doit être rappelée comme Winans le faisait en 1915, c'est probablement que, dans les "speech departments" elle ne s'impose pas avec évidence à tout le monde. Peut-être cet agnosticisme est-il à rattacher aux tendances empiriques, a-critiques, qui caractérisaient l'ère oratoire. Tout se passe comme si, au premier temps de ces départements, cette nécessité n'était pas ressentie de l'intérieur de la discipline, appelée par la logique de son développement mais plutôt vue comme une conséquence quelque peu fâcheuse du nouveau statut universitaire : l'orthodoxie universitaire exige de la recherche, il faut donc en faire, puisque ça fait partie du cahier des charges attaché au nouveau statut.

En ce qui concerne plus précisément la rhétorique, le problème d'une recherche n'a pas cessé de hanter les nouveaux rhétoriciens, et la question est fondamentale : La rhétorique est-elle une science ou un art, une discipline théorique ou une activité pratique ? La tendance à réduire la rhétorique à un ensemble de ficelles empiriques ("rules of thumb" comme dit Winans) caractérise tout un courant à l'intérieur des départements : "Ceux qui craignent que ce mouvement vers la recherche ne nous dépouille de notre caractère spécifique et ne nous fasse dériver vers de faux dieux" (Woolbert, 1917, p. 13). Par exemple, en 1915 Winans propose d'entreprendre des recherches :

- sur l'argumentation;
- sur ce qu'on appellerait maintenant les systèmes de croyance sous leurs aspects logiques et linguistiques; Winans suggérait ainsi que l'on consacre un mémoire à l'étude des mots "persuasion" et "conviction";
- l'essentiel cependant va à l'étude psychologique de la suggestion et de la psychologie des foules. Ce lien avec la psychologie, y compris sous ses aspects expérimentaux, caractérise cette recherche première manière. Dans la mesure où on lui donne comme objet les conditions d'implantation, d'apparition, de

renforcement et d'annulation des croyances, la rhétorique va rencontrer la psychologie de l'individu aussi bien que la psychologie de groupe et la psychologie du conditionnement (Winans, 1915, p. 21 ; Booth, 1971, p. 108).

A côté de cette recherche plutôt classique, les "speech departments" cherchent à construire une recherche "de laboratoire" qui n'hésite pas à puiser son inspiration dans un behaviorisme mécaniste qui semble actuellement bien dépassé.

La tactique de Winans est de commencer prudemment, en proposant des pistes de recherche, des thèmes qui n'enflammeront peut-être pas les amateurs de grandes théories, mais qui auront entre eux une certaine "ressemblance de famille" suffisant pour la constitution d'une cause, d'une problématique capable de stimuler des esprits ayant "une tournure suffisamment scientifique" (Winans, 1915, p. 22). Une caractéristique majeure de cette recherche incipiente est d'être importée, pour une période limitée, le temps d'apprendre à se servir des outils disait Winans. Problème typique de nation qui vient de conquérir son indépendance ? Le fait est que le passage à l'autonomie théorique restera un problème récurrent dans l'histoire de la rhétorique américaine ; tous les apports théoriques essentiels semblent lui être venus de l'extérieur. On peut s'en tirer en soutenant que l'ampleur du champ rhétorique requiert un éclectisme méthodologique (Foss *et al.*, 1985, p. 10), et s'accommode d'un certain flou aux frontières de la discipline.

#### Une contradiction interne non résolue

A l'intérieur des nouveaux départements, deux tendances s'affirment et s'opposent, auxquelles sont parfois accolées les étiquettes de "scientifique" pour l'une, "humaniste" pour l'autre (Windt, 1982). La tendance behavioriste, dite scientifique, ("Midwestern school") s'est constituée essentiellement autour des propositions de James M. O'Neil et Charles H. Woolbert. La tendance dite humaniste ("Cornell school") se reconnaît notamment dans les oeuvres de Everett L. Hunt, Herbert A. Wicheln, Hoyt H. Hudson (Leff et Procaro, p. 8 ; Windt, 1982). A la première viendront se rattacher les études de "communication", alors que la seconde se définira de plus en plus par son intérêt pour une rhétorique moderne. Cette divergence originelle marque toujours les départements, l'opposition est restée, même si ses termes ont changé. On la retrouve semble-t-il dans la question des "deux mondes" — désignation un tantinet hyperbolique — que constitueraient les études de rhétorique et les études de communication. A l'opposé, on remarque que chez certains de leurs représentants au moins, les études rhétoriques tendent à se confondre purement et simplement avec les études de communication : "nous pensons que ces deux termes sont essentiellement synonymes" (Foss *et al.*, 1985, p. 11) ; ou encore Brockriede : "Si

la rhétorique représente l'interaction symbolique des gens et des idées en situation, alors elle occupe en fait le même territoire que celui du théoricien de la communication humaine " (Brockriede, 1971, p. 132; Becker, 1971, p. 29).

### Qu'est-ce qu'une critique rhétorique " néoclassique " ?

Par delà les problèmes institutionnels, les chercheurs contemporains dressent des bilans sans complaisance des premières recherches en rhétorique moderne : " depuis le milieu des années 1920 jusqu'au milieu des années 1950, la recherche en rhétorique ne fut guère novatrice " (Leff & Procario, p. 12); dès 1936, Richards émettait un diagnostic particulièrement sévère sur l'état de ce qu'on appelait rhétorique aux Etats-Unis (Richards, 1936, p. 3). Pour en juger, on dispose d'un recueil d'études intitulé *A History and Criticism of American Public Address*, qui est supposé réunir le meilleur des trente ou quarante premières années de recherche sur le thème du discours public. Les études qu'il contient ont été réunies par W. N. Brigance (1943 — vol. I et II), et par M. Hochmuth (1954 — vol. III). On pourrait définir cavalièrement ce recueil comme une version universitaire 20<sup>e</sup> siècle du *Brutus*, où Cicéron présente la galerie des portraits des orateurs qui ont illustré la république; mais Cicéron est plus critique. Autant que du genre analytique, ces études relèvent du genre épideictique laudatif, ce qui rend leur lecture parfois très éprouvante.

La technique de critique rhétorique qui prévaudra jusqu'aux années 1960 est dite " aristotélicienne " par son objet et par sa méthode. Elle a été critiquée par E. Black, dans *Rhetorical criticism — A study in method* (1965), avant d'être réformée, par exemple par Leff et Mohrmann dans une perspective considérée comme " néoclassique " (Leff et Mohrmann, 1974; Mohrmann et Leff, 1974). Essayons de saisir les caractéristiques essentielles d'une méthode qui peut être valide si l'on circonscrit ses ambitions; dans ce qui suit nous nous inspirons d'un article de 1954 " The Criticism of Rhetoric " où Hochmuth s'attache à définir une méthodologie de la critique rhétorique du discours.

On constate tout d'abord que l'expression " critique rhétorique " est forgée sur l'expression " critique littéraire ". Il s'agit dans l'un et l'autre cas de " critiques ", donc du dessein explicite de dépasser la simple description " analytique " pour une évaluation des moyens et des choix, qui sont des choix et des moyens esthétiques pour le discours littéraire, éthiques et politiques pour le discours rhétorique. En ce sens, le critique rhétorique assume une " responsabilité "; par exemple " il ne doit pas nécessairement nier la valeur persuasive de motivations basses ", mais rien

ne l'oblige à conclure que leur usage constitue une "bonne" rhétorique" (Hochmuth, 1954, p. 17). C'est en cela qu'il n'est pas tout à fait exact de dire de la rhétorique qu'elle est simplement la forme traditionnelle de la "communicologie", la sciences de la communication d'avant McLuhan. Sa fonction critique, que suppose son idéal éducatif de citoyenneté par la parole, n'est évidemment pas présente lorsqu'on l'assimile à la science de la communication d'une autre époque.

Le critique rhétorique cherche à évaluer comment, et dans quelle mesure, dans tel cas particulier, tel orateur atteint son but, la persuasion (*op. cit.*, p. 6 ; p. 8). Précisons. Cette critique est néo-aristotélicienne par son objet-type, le discours pratique, oral ou écrit, visant, à travers la persuasion, à la transformation d'une situation par la parole. Cette parole intervient comme un instrument au service d'une action concrète, soumise à obligation de résultat. Il ne peut y avoir de moment rhétorique au cours d'une action que si le cours de cette action est ouvert. Ce cas se présente si, à un moment de son déroulement, plusieurs possibilités pratiques se présentent à l'agent, entre lesquelles il hésite ; ou encore si les protagonistes soutiennent des plans d'action différents entre lesquels il faut choisir. Si le cours de l'action était déterminé par une procédure strictement univoque, les discours qui sont tenus ne seraient pas rhétoriques ; si je veux gagner à la loterie, je dois commencer par acheter un billet, pas de discussion possible, donc pas de rhétorique.

Le discours rhétorique doit ainsi se saisir dans un contexte privilégié, unique, déterminé par le moment de la délivrance-réception de la parole. En effet, à la différence d'un texte littéraire dont les effets se diffusent sur des générations et qui, à la limite, crée son auditoire, un discours politique par exemple est conçu pour atteindre son maximum d'efficacité au moment de l'acte unique que constitue sa délivrance en tel moment, tel lieu, pour produire tel(s) effet(s) sur tel(s) public(s). D'une façon générale, la critique rhétorique a pour but l'évaluation de cet acte unique, liant une parole à une situation pour la transformer.

La parole rhétorique se saisit au moyen d'un double système de paramètres, des paramètres discursifs et des paramètres situationnels, dont il est capital de bien voir qu'ils ne sont dissociables que pour les besoins de l'exposé. L'acte rhétorique doit intégrer les dimensions situationnelles suivantes.

— Un locuteur. Le discours est rapporté au locuteur, être essentiellement ambigu, foyer d'où émanent et où convergent de multiples fonctions. Il est le sujet physique du discours, et on va par exemple évaluer la qualité de sa voix. Il est l'origine des intentions et le soutien des conclusions qui animent sa parole, dont il est tenu pour responsable ; il est donc le sujet linguistique aussi bien que le sujet juridique du discours. Mais à sa "figure" sont également associés un "bruit", une réputation, ["character"]

constituant son *ethos* (*op. cit.*, pp. 9-10); dès lors, il est aussi instrument passif de persuasion, lui-même moyen de convaincre, preuve à l'appui de son discours.

— Un public, l'auditoire réuni pour " l'occasion ". Le rhéteur parle en fonction des attitudes prédominantes dans son auditoire, ce qui n'implique pas qu'il s'incline devant cet auditoire ou telle de ses parties, mais bien qu'il tient compte des systèmes de croyances et de représentation de ceux à qui il parle, notamment dans le choix de ses arguments. La question critique est ici celle de l'ajustement du discours aux goûts, à l'esprit, ou tout simplement à l'intelligence du public (*op. cit.*, p. 11; p. 14). Du point de vue linguistique, le problème est celui du mode de présence et de la représentation du destinataire dans le discours.

— Un lieu, lieu physique, mais aussi lieu " métaphysique ", le sol idéologique et institutionnel sur lequel se construit le discours (*op. cit.*, p. 11) : " d'où parlez-vous? ".

— Un but [" purpose "]. Ce but a une fonction déterminante dans le choix des matériaux exploités par le discours; le " pourquoi? " détermine le " comment? ". Si le discours est organisé rhétoriquement, chacune de ses composantes reflète ce but. C'est l'effort pour l'atteindre qui donne sa cohérence au discours. Si ce but n'est pas organiquement intégré au discours, alors, le discours n'est pas rhétorique. L'intention organisatrice du discours ne reste pas extérieure au discours. Il faut donc distinguer le but que s'assigne le discours et celui qu'il atteint effectivement, et la mesure du second ne doit pas se substituer à l'appréciation du premier. Un discours ne mérite pas automatiquement le qualificatif de " bon " parce qu'il a fait bien vendre ou bien voter (*op. cit.*, pp. 12-13). En d'autres termes, la solution pragmatique ne résout pas, mais esquivé le problème critique.

Le critique évalue l'art avec lequel le locuteur a intégré dans son discours ces composantes de " l'occasion ". Il peut le faire selon une ordonnance génétique, pour laquelle la grille d'analyse du discours ne diffère pas de la grille de production du discours. Le travail critique reprend chacun des moments théoriques de la création, et évalue à chaque étape la performance de l'orateur. Pour cela, il peut se fonder sur la description classique des cinq étapes au terme desquelles est obtenu le discours rhétorique; je les rappelle, en faisant suivre leurs noms traditionnels de quelques équivalents modernes.

— L'invention, ou " recherche des arguments ". En se posant toutes les questions convenant au sujet, l'esprit procède à un quadrillage de " l'espace cognitif ", pour y découvrir des arguments. La théorie de l'invention, qu'on pourrait appeler " topologie " ambitionne la constitution d'une théorie du traitement des " questions ". C'est le moment du cognitif (voir chap. VI).

— La disposition : Moment du textuel, où le discours reçoit sa

structuration. Les arguments sont disposés stratégiquement, de façon à investir tout l'espace ouvert par la « question », la cause en procès.

— L'élocution : Moment linguistique de l'expression de la pensée, où l'on donne au squelette argumentatif du muscle linguistique. L'argumentation est coulée dans un style, l'unifiant selon un point de vue.

— La mémorisation : le discours ainsi préparé, il faut l'apprendre par cœur, afin de le délivrer avec aisance, et on dispose pour cela d'un " art de la mémoire ", exposé dans Yates (1966). La tradition rhétorique ne se défait que rarement d'une certaine méfiance vis-à-vis des mnémotechniques fondées sur les " lieux ".

— La diction : Moment dramatique de la délivrance orale du discours. Par la maîtrise des techniques vocales et gestuelles, l'orateur s'apparente à l'acteur.

La critique rhétorique va donc procéder pas à pas à l'évaluation du discours, en le rapportant à ses coordonnées d'énonciation. A l'époque moderne, les questions de mémoire ne font guère l'objet d'une investigation systématique, et sur les problèmes de l'action rhétorique planent les fantômes des élocutionnistes. Dans les deux cas, les remarques ne dépassent pas l'anecdotique. L'essentiel de la critique porte sur l'invention, la disposition et l'élocution.

L'invention d'abord : quels sont les " moyens de convaincre " mis en œuvre par l'orateur ? Que faut-il penser de ces choix ? " L'orateur a-t-il argumenté à partir d'une conception immuable de la ' nature des choses ' ? à partir de l'opportunité des circonstances ? en se fondant sur l'autorité de l'histoire ? par analogie ? sur une base transcendantale ? " (Hochmuth, 1954, p. 16).

Puis on passe à la disposition, à l'examen de la " structure fonctionnelle " du discours, c'est-à-dire à la façon dont les " schémas de pensée " contribuent à l'efficacité globale du discours. L'agencement des arguments ainsi que la proportion des développements accordés à chacun d'eux est en effet révélatrice des choix stratégiques de l'orateur, notamment de la force qu'il reconnaît à chacun d'eux, et de l'appréciation de son auditoire, telle qu'il la structure dans son discours (*op. cit.*, p. 18).

Puis vient l'élocution, le style, rubrique la plus négligée de l'analyse rhétorique, en partie à cause de la difficulté intrinsèque du sujet, en partie parce que le thème a été abandonné aux critiques littéraires. A propos du style, on retrouve deux directions d'appréciations, et une ambivalence toujours caractéristique des études de rhétorique américaines. La première applique au style considéré comme " ultime moralité de l'esprit, selon la phrase de Whitehead ", des jugements de type éthique et esthétique ; la seconde y voit un instrument grâce auquel l'orateur pourra " se faire bien voir " du public (*op. cit.*, pp. 19-21), en faisant jouer des mécanismes d'identification.

Ce type de distinctions et de procédures constituent le gros de l'héritage tel qu'il s'exprime dans les recueils de Brigance et de Hochmuth, si on consent à faire abstraction d'une tendance générale à la glorification acritique des principes de "l'américanisme" via l'éloge des grands hommes qui ont fait les Etats-Unis; comme nous l'avons vu, cette volonté d'éducation civique fait partie des ambitions du genre.

Parler de rhétorique moderne suppose que l'héritage est évolutif, que les transformations des méthodes sont capables d'accompagner les mutations dans les objets. Ces changements sont frappants si l'on prend l'état de la recherche dans les années 80 tel qu'il est exposé dans Golden (à paraître). Le "Colloque de Wingspread" tenu en 1970, est un événement-charnière dans cette mutation d'une rhétorique taillée aux dimensions classiques à une rhétorique contemporaine. Les représentants les plus éminents de la discipline ont alors été invités à plancher sur la question suivante: "Quels sont les caractéristiques essentielles d'une rhétorique utile pour la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle? Développez un de ces aspects". Nous disposons ainsi des dissertations de K. R. Wallace, S. L. Becker, R. Mc Keon, L. W. Rosenfield, H. W. Johnstone Jr.; des réponses de W. C. Booth, Ch. Perelman, (le seul "continental"), W. Brockriede, H. D. Duncan, B. Baskerville, E. J. Corbett. Le colloque lui-même était enfin présidé par J. P. Bryant, et ses conclusions furent synthétisées dans deux rapports destinés l'un au grand public, l'autre à la communauté universitaire.

Ces textes ont été réunis dans Bitzer et Black (1971), et ils sont essentiels pour fixer un système commun de référence permettant de mieux comprendre les problématiques théoriques et pratiques discutées par les rhétoriciens américains jusqu'aux années quarante-vingt.

#### NOUVELLES TENDANCES

En 1972, Ehninger estimait que la mise au point de nouveaux instruments d'analyse rhétorique était en bonne voie: "un domaine qui, il y a moins d'un quart de siècle était méprisé comme trivial ou évité car suspect, fait preuve maintenant d'une remarquable vigueur et jouit d'une large popularité" (1972, p. 1). Il vaut donc la peine de prendre un certain recul pour situer les cadres intellectuels de cette renaissance de la rhétorique en essayant de préciser quelques-unes des interrogations qu'elle suscite et des possibilités qu'elle ouvre.

### Accointances philosophiques

Ancienne ou contemporaine, la rhétorique s'oppose à plusieurs types de philosophies. D'une part, elle est en désaccord fondamental avec les hégélianismes, qui considèrent que toute pensée commune n'est qu'une forme de rationalisation construite sur des pulsions historiques transcendant telle ou telle de ses manifestations particulières, et que la vérité ne se dévoile qu'à la fin de l'histoire. D'autre part, Johnstone l'oppose à Wittgenstein, dans la mesure où la philosophie du langage de Wittgenstein première manière, est aussi une philosophie du silence et du geste : " au lieu d'argumenter, Wittgenstein montre " (1971, p. 81). En ce sens, et peut-être curieusement, la rhétorique wittgensteinienne rejoint celle de la " nouvelle gauche " des années soixante, " rhétoriques du silence " et de la vision directe. La pensée rhétorique contredit généralement les essentialismes dans la mesure où elle prend pour objet la " doxa ", l'opinion, opposée à la " science ", selon la définition généralement retenue à la suite de Platon. La dévalorisation de la rhétorique découle alors de la disqualification des phénomènes au profit des essences, et de la négation du rôle du langage dans la construction des connaissances. Le développement d'une rhétorique substantielle va de pair avec la reconnaissance de l'ordre que les " savoirs communs " impriment aux phénomènes. Elle suppose une philosophie du " sens commun ".

### Des systèmes rhétoriques évolutifs

La rhétorique moderne doit-elle se penser en référence à l'oeuvre d'Aristote et de Cicéron, ou bien doit-elle considérer en bloc cette tradition comme un corpus daté, dont on peut tout au plus proposer une " autopsie " (Rosenfield, 1971) ? La pensée rhétorique classique est-elle capable de fournir des concepts et des méthodes susceptibles d'améliorer notre compréhension de l'action discursive contemporaine ? Il semble que personne dans les départements de rhétorique ne discute la nécessité de maintenir un lien vivant entre les études rhétoriques modernes et la rhétorique classique. L'érudition historique n'est donc pas considérée comme un but en soi, ce qui a pour conséquence heureuse que les études modernes sont constamment resituées dans une évolution, et que sont publiées côte à côte, dans les mêmes revues, des études historiques et des études travaillant des objets contemporains avec des méthodes originales.

Bien entendu, les positions se diversifient dès qu'on passe au détail. Ainsi la tendance " humaniste " place franchement la rhétorique moderne sous la dépendance conceptuelle d'Aristote et dans la lignée culturelle idéale des cicéroniens, par exemple

lorsqu'elle affirme avec McKeon que les questions sur la nature et les méthodes de la rhétorique comme "art architectonique" peuvent être "clarifiées par un retour aux analyses et aux distinctions faites par Aristote" (McKeon, 1971, p. 45). Généralement, l'accent est mis plutôt sur la possibilités de diverses lectures de la tradition et sur la variabilité des réponses que différentes époques ont apportées à la problématique rhétorique.

Ehninger par exemple, sous le titre évocateur de "Sur les systèmes rhétoriques" [On Systems of Rhetoric], a avancé l'idée d'une structuration en trois périodes autonomes du domaine historiquement couvert par la rhétorique. Il définit un système rhétorique comme "une manière organisée, substantielle et cohérente de parler du discours pratique sous ses diverses formes et modes". Il exclut toutefois du discours pratique les discours cherchant à plaire, à édifier ou à décrire, ce qui ne va pas sans imposer a priori une sérieuse limitation à l'entreprise. Il distingue donc trois "systèmes rhétoriques" principaux, caractérisant la période classique, la fin du 18<sup>e</sup> siècle et la période contemporaine (1972, p. 49; p. 50).

— L'époque classique correspond à la rhétorique ancienne. Elle est dite "grammaticale" dans la mesure où, à sa naissance, la rhétorique a surtout développé une "syntaxe de l'acte de langage" (p. 51), expression par laquelle Ehninger entend essentiellement "la délimitation et la nomination des différents constituants de cet acte et la schématisation des permutations et des combinaisons qu'ils autorisent" (p. 51).

— La "nouvelle rhétorique" de la fin du 18<sup>e</sup> siècle — en fait, de la fin du 18<sup>e</sup> siècle anglo-saxon — est dite "psychologique". A cette époque en effet, l'accent est mis sur les problèmes de la réception, de la relation du message à l'esprit de l'auditeur. La rhétorique adopte alors les conceptions lockiennes sur la façon dont "les hommes en viennent à savoir ce qu'ils savent et à croire ce qu'ils croient", ce qui lui fournit un principe de classification, selon que la croyance provient de l'expérience, de l'analogie, du témoignage ou d'un calcul de probabilité (*op. cit.*, p. 51).

— Enfin, la rhétorique contemporaine se caractérise par son souci du social ou du "sociologique", et voit dans la recherche rhétorique un moyen de mieux comprendre les relations humaines afin de les améliorer: définition évidemment marquée par Richards, voire par la "sémantique générale" de Korzybsky (*op. cit.*, p. 52, p. 53).

Il est certain que la prise de conscience des distances et des ruptures à l'intérieur de la tradition constitue un indispensable préalable à l'émancipation des études rhétoriques modernes. La démarche d'Ehninger revient donc à troquer le singulier rassurant de "la" rhétorique pour le pluriel "des" rhétoriques, potentiellement riche de toutes les discussions que ne manquent pas de soulever une telle réappropriation de l'héritage: il s'ensuit que,

pour lui, la question de savoir " ce qu'est la rhétorique " ne mène à rien, sinon comme exercice académique. Cette tentative de placer les textes rhétoriques dans une perspective dynamique est donc de première importance dans la mesure où elle rompt avec l'habitude de ne voir dans la rhétorique qu'une discipline se survivant perpétuellement à travers des commentaires de plus en plus restreints.

### Des rhétoriques illimitées ?

Le mouvement américain s'oriente résolument vers une rhétorique " élargie " non plus surajoutée, comme un " supplément " au discours, mais constitutive des discours visant à la transformation d'une situation par des moyens symboliques. Toutes les définitions vont dans le sens d'une extension maximale du champ rhétorique ; citons encore une fois Ehninger (1972, (éd.), p. 3), pour qui la rhétorique est " la discipline qui étudie toutes les manières par lesquelles les hommes exercent une influence mutuelle sur leurs comportements et leurs pensées par l'usage stratégique des symboles ". Notons à ce propos l'occurrence significative de réflexions analogues sous la plume de Boudon, mais dans un cadre intellectuel tout différent : " la notion d'action symbolique déboucherait, si on voulait la développer dans toute son extension, sur un traité de rhétorique sociale " (1986, p. 101 ; voir note 5). Dans tous les cas, la réorientation de la rhétorique en direction des sciences sociales lui fait prendre conscience des limitations que lui imposaient ses liens exclusifs avec les humanités (Ehninger, 1972, (éd.), p. 5).

On admettra certainement que l'étude rhétorique ne peut plus se limiter à ses objets traditionnels et qu'elle doit s'ouvrir aux " rhétoriques totales " où se conjuguent son, images, paroles. Mais peut-on substituer l'opéra à la cour de justice comme modèle de l'action rhétorique ? On note des réactions contre ces définitions trop amples peut-être, où l'objet de la rhétorique risque de se dissoudre dans une " psycho/socio/sémiotique générale " illimitée : pour Bryant par exemple " les feux de la circulation ne sont pas les agents normaux de la persuasion rhétorique, non plus que les éléphants, les ânes et les lions, les bouteilles de whisky illuminées, et les paquets de cigarette animés (...) quand ils sont organisés dans une matrice discursive ", ils deviennent ce qu'Aristote appelait des " moyens de persuasion non artistiques " (1974, p. 200).

Les ambitions sont à la mesure des définitions. Elles vont dans différentes directions, l'une des plus caractéristiques étant le retour à l'entreprise cicéronienne qui vise à concilier rhétorique et philosophie, science et politique. Par ailleurs, cette discipline semble parfois avoir du mal à se garder d'une forme d'*hybris*,

comme en témoigne la prise de position de McKeon qui voit dans la rhétorique la nouvelle clé universelle : " la rhétorique a remplacé la métaphysique lorsqu'on a renoncé à fonder les arts et les sciences dans une supposée nature des choses ou dans les formes de la pensée, pour les considérer comme des produits de l'action et de la parole humaine " (McKeon, 1971, p. 58). Sans entreprendre l'exégèse de cette déclaration, il me semble qu'on peut y voir la traduction philosophique de l'ambition pédagogique qui caractérise la rhétorique dans le cadre des humanités, où lui est confié le soin d'opérer une synthèse active de toutes les matières composant un programme d'éducation générale (Connors *et al.*, 1984, p. 2). On retrouverait alors l'idée que la rhétorique est un art de traiter les problèmes de la communication sociale.

### **Des rhétoriques thérapeutiques**

Le mouvement rhétorique américain se caractérise en effet par des ambitions sociales qui, souvent mêlées à des prises de positions éthiques, ne le cèdent en rien à ses ambitions intellectuelles. Cette orientation de la rhétorique vers une forme d'activisme social a été relancée par Richards, qui, en 1936, définissait la rhétorique comme " l'étude de l'incompréhension et de ses remèdes " (1936, p. 3). Il n'est pas rare de lire des déclarations mettant entre les mains des rhétoriciens l'avenir de la démocratie, le soin de la " réforme intellectuelle et morale " de la jeunesse, et, plus généralement s'il est possible, l'avenir de la démocratie, du dialogue entre les peuples et les cultures, dans une perspective qui rejoindrait celle de la " sémantique générale " de Korzybsky et de Hayakawa (Johnstone, 1971, p. 85). Habituellement ces références suscitent la condescendance irritée des continentaux. C'est un fait que ces discours " scientifiques " pavés d'excellentes intentions aboutissent généralement à ne voir que du maladif ou du négatif dans les contradictions sociales, et font dérapier l'analyse vers un prêchi-prêcha œcuménique débordant de bons sentiments moralo-religieux et d'effusions confraternelles.

Sous ces déviations, on retrouve encore une fois les ambitions formatrices : il s'agit d'aider les individus à mieux prendre conscience de leurs présupposés et à mieux justifier leurs positions (Johnstone, 1971, p. 87). Sur ce point, les préoccupations rhétoriques ne sont pas si différentes de celles de la " nouvelle communication " ou de celle de l'école de Francfort. Le rhétoricien s'engage donc en tant qu'analyste et garant du dialogue et de la bonne communication sociale. Il n'est pas certain qu'il n'y ait là que des mots, à preuve l'étude exemplaire de Futrell (1987) sur les décalages entre les présupposés communicationnels et les systèmes de croyances de détenues femmes demandant leur mise en liberté

conditionnelle et ceux des juges chargés d'examiner leurs demandes<sup>5</sup>.

### Nouvelles situations rhétoriques

Traditionnellement, la situation rhétorique par excellence est la situation du tribunal, le procès où chacune des parties en présence s'efforce de faire pencher le juge, " arbitre de la situation ", dans un sens favorable à sa cause. De même, on définit une situation délibérative, celle de l'assemblée ou du conseil réunis pour débattre d'un point d'intérêt public. Il serait plus difficile de discerner une situation épидictique, sinon comme l'ensemble des moments d'unanimisme où un groupe social capable de soutenir une définition de l'excellence, célèbre ses valeurs. On pense aussi bien à des cérémonies socialement réglées qu'à des réjouissances ou des déplorations semi-privées. Les moments rhétoriques sont donc les moments de crise, que l'action rhétorique permet de suturer pratiquement et symboliquement.

Bitzer a cherché à déterminer les " traits des contextes dans lesquels les locuteurs créent un discours rhétorique " (1972, p. 40). Il soutient que " le caractère rhétorique d'un discours est un produit de la situation rhétorique qui l'engendre " (p. 41). Le discours rhétorique se caractérise donc par deux traits fondamentaux : d'une part, il est produit sous la pression d'une situation problématique vis-à-vis de laquelle il est en dépendance quasi causale, d'autre part, cette situation ne peut être dénouée que par l'action discursive. Cette notion de " situation rhétorique " permettrait peut-être de développer une conception philosophique de l'homme comme " animal rhétorique ", en accord avec certaines positions de la phénoménologie (Johnstone, 1971, p. 83).

On pourrait ainsi opposer les moments rhétoriques aux situations de recherche (discours scientifique), d'exaltation lyrique (discours poétique), ou aux questions sans problèmes des échanges quotidiens.

### Crises de rhétorique

L'originalité de cette rhétorique pour un 20<sup>e</sup> siècle marqué par l'impact des techniques de propagande totalitaires, est largement liée à l'apparition de nouveaux comportements communicationnels, eux-mêmes rendus possibles par les nouvelles technologies de la communication.

Aux Etats-Unis, les formes d'action politique pratiquées par la " nouvelle gauche " des années soixante et soixante-dix ont particulièrement contribué à remettre brutalement en question les certitudes classiques du genre délibératif : rhétorique de la rue, de

la " manifestation " de la " démonstration ", rhétorique aussi de l'injure et de la menace, bref, contestation active allant jusqu'à la rupture de la communication (Booth, 1971, p. 97; Johnstone, 1971, p. 80, p. 81). A leur base, un refus de souscrire au " contrat rhétorique " et au jeu argumentatif dénoncé comme une convention faisant en fin de compte toujours le jeu de " l'establishment ". La nécessité de faire face à cette " rhétorique de l'activisme " a ainsi fourni une des motivations essentielles du mouvement rhétorique, sans cesse rappelée dans les interventions du Colloque de Wingspread : " si la crise de l'Amérique est en fait largement quoique non exclusivement) une crise de rhétorique [a crisis of rhetoric] ... " (Booth, 1971, p. 105, p. 114). Plus généralement, on cherche les moyens de traiter les sources de conviction non rationnelles, on pose le problème des " rhétoriques de l'évidence " capables d'expliquer les formes politico-religieuses sur lesquelles se constituent les " communautés des élus " (Booth, 1971, p. 97). On observe l'apparition de phénomènes communicationnels tout à fait intéressants : " Lors des manifestations à Chicago le printemps dernier, chacun des deux partis en présence (...) reproduisait la rhétorique [was duplicating the rhetoric] du parti adverse et la distribuait le plus largement possible sans ajouter la moindre remarque " (p. 98) (souligné dans le texte).

D'où un renouveau d'intérêt pour la rhétorique du sensible, du cheminement intérieur et de la conversion, une rhétorique qui devrait affronter ce qui représente pour elle l'impossible : le refus de communiquer ou l'incommunicable. Le thème est susceptible d'élargissements : on lui rattacherait par exemple ce qu'on pourrait appeler " l'argument du psychanalysé " : " il faut l'avoir vécu, ça ne s'explique pas ". S'y ajouteraient les arguments du témoin, du converti, de celui qui a vécu plusieurs vies et qui en est revenu, par exemple l'argument du militant repentant, " comme vous, moi aussi j'ai voulu faire la révolution, prêcher l'émancipation des femmes... "

Mais cette rhétorique ne se redéfinit pas seulement à partir de situations qu'on pourrait croire exceptionnelles ; elle doit aussi prendre au sérieux le fait que la plupart des gens se constituent une vision du monde par des processus d'identification ou de rejet de héros " positifs " ou " négatifs ", de participation à des rôles dans des schémas fictionnels, etc.

**Orateur → énonciateurs → voix ; auditoire → publics → cibles**

La dissolution de la notion d'auteur ne touche pas seulement la littérature. La plupart des messages de la communication sociale n'ont pas d'auteur déterminé, si l'on songe en particulier aux processus de rédaction des informations données à la radio ou à la

télévision, aux messages sans auteurs, aux directives anonymes, etc., et à la façon dont elles sont reçues (Becker 1971 par exemple). Faut-il substituer la notion de "voix" à celle de locuteur? Le concept d'intentionnalité se trouve transformé, et la directionnalité des messages devient, parallèlement, beaucoup plus floue et abstraite.

Les auditoires contemporains, devenus "les publics", n'ont rien à voir avec les sociétés consensuelles d'égaux postulées par l'analyse rhétorique classique. Par exemple, comment donner un contenu précis à la supposition que tout dialogue se déroule à partir d'un système de croyances communes, sinon de règles, sur lesquelles l'accord s'est réalisé? En outre, au fur et à mesure que la notion de public devient plus floue, on voit apparaître par contre-coup des "publics spécialisés", dont la description est prise en charge par les "sociologies des masses", ou, plus simplement, par les agences de publicité commerciale ou politique, capables de définir des publics en fonction de leurs propres finalités. L'auditoire n'est plus une donnée, mais un construit. Il y a donc, chez le locuteur rhétorique, une perte dans son pouvoir de représentation du public, qui va conjuguer ses effets à ceux de la perte de souveraineté de l'auteur sur son "message".

En outre, les mosaïques d'informations, les messages contemporains répétitifs, lacunaires, n'ont rien gardé de la belle ordonnance classique : les modèles les plus pertinents semblent être ceux du collage, du montage, du clip politique ou publicitaire. L'analyse du discours politique a depuis longtemps cessé de se limiter à l'analyse des discours des hommes politiques. La rhétorique politique tend à se confondre avec la rhétorique commerciale, et elle doit se faire à l'idée que ses tâches traditionnelles sont prises en charge par les publicitaires et les spécialistes du marketing.

Le concept traditionnel de persuasion ne peut plus rendre adéquatement compte du but de l'action rhétorique. L'engendrement automatique de l'action à partir de la croyance implantée par la persuasion semble être un mécanisme beaucoup trop simple et trop "faible" pour expliquer les effets des "rhétoriques existentielles" du témoignage, de la conversion, de l'aliénation, de l'identification, etc. que nous avons signalés (Brockriede, 1971, p. 124). D'autre part, l'attention doit aussi bien se porter sur la communication en tant qu'elle sert "plutôt à empêcher le changement qu'à le promouvoir" (Becker, 1971, p. 23; p. 24) : les nouveaux concepts pertinents tourneraient autour des questions de conservation, d'équilibre à rétablir, de préservation de la cohésion d'un groupe par exemple.

Suffit-il cependant de constater qu'orateurs et auditoire sont des figures maintenant passées, et que le problème est celui de configurations nomades de publics-cibles connectés/déconnectés à des voix? J'emprunterai une réserve à un ouvrage de 1984 intitulé *Rhetoric and american statesmanship*, qui tire plutôt son

inspiration des sciences politiques. On y lit que communication remplace la rhétorique lorsque les gens oublient ou ignorent la différence en la liberté et l'esclavage : " Communication replaces rhetoric when we forget or ignore the difference between freedom and slavery " (Thurow & Wallin, p. 5).

### Des enjeux concrets

La rhétorique doit donc affronter à la fois la dissolution des codes traditionnels sur lesquels s'étaient formés ses concepts centraux, et l'apparition de situations inédites ; ce qui entraîne un déplacement généralisé de ses concepts. Mais les enjeux sont aussi pédagogiques, et tout ce qui précède doit se comprendre en relation avec des enjeux institutionnels d'enseignement. Nous avons vu que la nouvelle rhétorique américaine est née en s'opposant à un enseignement de l'anglais exclusivement tourné vers l'histoire, la grammaire et la critique littéraire. Il semble que cette opposition ne se soit pas résorbée (Wallace, 1971, p. 7). Ehninger fait état du malaise des enseignants d'anglais qui, " mécontents des résultats d'un enseignement fondé sur des points de détail grammaticaux, le choix des mots et la syntaxe " se tournent vers " les canons rhétoriques de l'invention et de la disposition " qui permettent " l'intégration des parties d'un essai dans un tout fonctionnel " (1972, (éd.), p. 2). Pédagogiquement, on demande à la rhétorique une méthode de traitement du discours à composer ou à comprendre que ni la grammaire, ni la pratique ou l'analyse littéraires, ne sont en mesure de fournir. Les résultats ont-ils répondu à cette attente ? Là encore, la situation semble en pleine évolution, avec la création de programmes de recherches complets dans le domaine d'enseignement de l'essai (Connors, *et al.*, 1984, p. 13).

Nous n'avons rencontré qu'en passant les études d'argumentation. Cox et Willard écrivent que, jusqu'au milieu des années soixante, les publications dans ce domaine restaient essentiellement pédagogiques (1982, p. xiv)<sup>6</sup>. Dans les départements de rhétorique, il existe bien un courant de réflexions sur les topiques, qui se définissent plutôt comme des réseaux de questions, et des jeux de principes matériels sur lesquelles l'opinion — du moins l'opinion américaine — est unanime. Mais, comme nous le verrons, les études d'argumentation ont une origine différente, dans le constat d'échec des apprentissages formels du raisonnement ordinaire, dressé au cours des années soixante et soixante-dix aux Etats-Unis ; il semble que ce courant soit senti comme distinct, si l'on en croit la note qui signale son existence dans Leff et Procaro : " L'école du Midwest tente de définir une théorie de l'invention en liaison avec les études d'argumentation. Cette recherche est importante pour notre sujet, mais elle suit une piste

différente de la nôtre et est déjà bien résumée dans Cox et Willard (1982, pp. 15-22) " (1985, p. 12, note). On aurait évidemment envie d'en savoir plus.

CONCLUSION : UN DISCOURS SANS LANGAGE ?

LA RHÉTORIQUE ENTRE LANGUE, PENSÉE ET COMMUNICATION

Je voudrais risquer deux impressions critiques en conclusion. La première, brève et fondamentale, porte sur l'étonnante et permanente sous-estimation des problèmes linguistiques dans l'analyse du discours rhétorique, au point qu'on est tenté de se demander si, l'objet de l'analyse rhétorique américaine n'est pas le discours moins le langage. La réflexion linguistique est largement étrangère à cette rhétorique. La réflexion sur les actes de langage semble toucher au vif de son objet; elle n'a pas suscité d'intérêt soutenu. L'ouvrage déjà ancien de Kinneavy *A theory of Discourse* (1971), certains articles de Ehninger (par exemple " Toward a taxonomy of prescriptive discourse ", 1980) montrent un chemin à ma connaissance bien peu foulé.

La seconde remarque est à propos des formes mi-institutionnelles, mi-scientifiques du champ rhétorique argumentatif. La position institutionnelle des recherches rhétoriques dans le système d'enseignement supérieur peut certainement varier avec les universités, d'abord parce que l'enseignement supérieur n'est pas centralisé à la manière jacobine. Comme nous l'avons vu, dans les " speech departments ", rhétorique et communication nouent des rapports instables. Mais si on se rapporte à la définition ancienne du domaine rhétorique, qui met au premier plan le problème de l'invention, c'est-à-dire de la construction d'un argumentaire adapté au cas que l'on examine, on constate que des études relevant de la rhétorique sont également menées dans les départements d'anglais, où elles sont appliquées au cours de composition, et dans les départements de philosophie, dans le cadre des cours de logique non formelle. Cet état de choses a des conséquences pratiques. En grossissant le trait, on pourrait dire qu'à l'heure actuelle, les étudiants vont apprendre à penser dans les départements de philosophie qui dispensent des cours de logique et d'argumentation; qu'ils vont apprendre à écrire au cours de composition, donné par le département d'anglais; qu'ils vont apprendre à mieux parler et communiquer grâce aux cours donnés par le département de sciences du discours et de la communication.

Ces divisions ne sont pas à prendre à la légère; elles renvoient à

la logique du morcellement qui caractérise les systèmes modernes d'enseignement et pas seulement le système américain (Bloom, 1987). Quatre exemples pour donner une idée de ces coupures.

— Clôture du domaine des études du discours et de la communication orale vis-vis des études de composition écrite. On ne trouve pas dans la bibliographie du remarquable ouvrage édité par Benson en 1985, *Speech communication in the 20th century*, la revue *College English*, ni aucun article qui en soit extrait. Cette dernière revue est liée aux départements d'anglais, et à la pratique de l'écrit. L'ouvrage de Benson est évidemment un ouvrage bilan sur les études de communication orale ("speech communication"), mais la composition écrite et la composition orale n'ont-elles donc rien à se dire ?

— Réponse du berger à la bergère ? On ne trouve pas dans la bibliographie de Berlin, 1987, *Rhetoric and reality : Writing instructions in American Colleges*, la revue *Communication Education*, ni aucun article qui en soit extrait. Comme son nom l'indique, cette dernière revue est liée aux départements de communication.

— Réticences des études d'argumentation vis-à-vis des études de rhétorique : les études d'argumentation dérivées des études logiques, tendent actuellement à se constituer en "discipline" sur la base d'une étude structurale des arguments, qui exclut plus ou moins explicitement la référence à l'auditoire, sans doute le concept fondamental de la rhétorique ; mais c'est un point sur lequel la situation évolue rapidement.

— Réciproquement, distance des études rhétoriques vis-à-vis des études d'argumentation : je n'ai rencontré au cours de mon travail sur la constitution des théories rhétoriques contemporaines aucune allusion à l'ouvrage de Hamblin, *Fallacies* (1970).

A la fois extrêmement vivantes et tronçonnées, les études rhétoriques constituent un secteur sensible de l'enseignement supérieur et de la recherche aux Etats-Unis. On peut discuter de l'intérêt d'une unification. Il faut en tout cas constater que l'articulation des recherches sur la parole rhétorique et argumentative ne pourra se faire à partir des seuls "speech departments"<sup>7</sup>.

#### NOTES

1. D. J. Boorstin, *The Americans*. 3 vol. I. *The Colonial experience* (1958) ; II. *The National experience* (1965) ; III. *The Democratic experience* (1973). New York : Random House. Sur le thème du discours public américain, toute l'œuvre de Boorstin est à consulter ; citons *The Image. A Guide to pseudo-events in America* (New York : Atheneum, 1961), ou encore *Democracy and its discontents* (New York : Vintage Books, 1975).

2. J'utilise ici notamment Halloran 1982, " Rhetoric in the American college curriculum ", article orienté par la thèse d'une " décadence " de la parole publique à l'époque contemporaine, en gros celle de " l'expérience démocratique ".

3. A. de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*. Paris : Garnier-Flammarion, 1981, T. II, p. 99.

4. R. Hofstadter *et al.* (ed.), *Great issues in American history*. 3 vol. I. *From Settlement to revolution, 1584-1776* (1969). II. *From the revolution to the civil war 1765-1865* (1958). III. *From the reconstruction to the present day, 1864-1981* (1958). New York : Random House.

D. J. Boorstin, 1968, *An American primer*. New York/Toronto : New American Library.

5. Pour un aperçu de la contribution des études d'argumentation sur ce point, on pourra consulter la section " Case studies " dans F. van Eemeren, *et al.* (éds), 1987, pp. 251-345. Dans le domaine francophone, il me semble qu'on peut discerner deux points d'articulation des analyses d'argumentation aux analyses de sociologues intéressés par les processus de communication, l'un et l'autre ayant des antécédents classiques en rhétorique. Le premier point de rencontre se situe dans les analyses du débat et de la négociation, si l'on reconnaît pleinement l'existence d'un niveau rhétorique et argumentatif dans le discours social ; voir Boltanski et Thévenot, *Les Économies de la grandeur*. Paris PUF, 1987. Il est également possible de voir, comme Boudon, dans l'argumentation une démonstration affaiblie pour les besoins de la communication sociale : " Par une cascade d'effets de communication, un produit intellectuel ayant le statut d'une théorie scientifique à l'échelon du producteur initial prendra souvent la forme d'un mythe au niveau du récepteur final. Les vérités incluses dans la théorie primitive seront dépouillées de leur caractère conditionnel. Seules les grandes lignes de l'analyse seront conservées et les modes d'argumentation rhétorique et exégétique tendront à se substituer à l'argumentation scientifique. Mais la force de conviction de ces variantes restera fondée sur l'autorité scientifique de la théorie " (*L'Idéologie*, Paris : Fayard, 1986, p. 290).

6. Il faut évidemment entendre : les publications américaines, puisque Perelman en Belgique, Toulmin en Angleterre, Curtius en Allemagne avaient publié sur l'argumentation et les lieux communs leurs ouvrages fondamentaux bien avant cette date.

7. Étant donné à la fois l'autonomie des universités et ce qu'Hofstadter appelle " la fluidité du système éducatif " américain, on peut trouver des situations particulières qui corrigent l'impression globale. Par exemple, à l'Université de l'Ohio, le travail en rhétorique intègre les aspects argumentatifs à la théorie et à l'enseignement du discours oral et écrit. Cela se perçoit dans Connors *et al.* (1984).

## RÉFÉRENCES

- ARNOLD, C. C., 1959, " Rhetoric in America since 1900 ", in R. T. Oliver and M. G. Bauer (éds), 1959, pp. 3-7.
- ARNOLD, C. C., 1972, " Rhetorical and communication studies : Two worlds or one? ", *Western speech*, 1972, pp. 75-81.
- BACKMAN, M., 1987, " Richard McKeon and the renaissance of rhetoric ", in R. McKeon, 1987, pp. vii-xxxii.

- BAUTIER, R., 1981, " Recherches expérimentales américaines sur la ' communication persuasive ' ", *Linguistique et sémiologie*, 10, *L'argumentation*, pp. 203-218.
- BENSON, T. W., 1978, " The Senses of rhetoric : A topical system for critics ", *Central states speech journal*, 29, pp. 237-250.
- BENSON, T. W., (éd.), 1985, *Speech communication in the 20th century*. Carbondale : Southern Illinois University Press.
- BERLIN, J. A., 1987, *Rhetoric and reality. Writing instructions in American colleges, 1900-1985*. Carbondale : Southern Illinois University Press.
- BERRY, M. F., 1943, " Abraham Lincoln : His development in the skills of the platform ", in W. N. Brigance (éd.), 1943, pp. 828-853.
- BIGELOW, G. E., 1953, " Distinguishing rhetoric from poetic discourse ", *The Southern speech journal*, 19, pp. 83-97.
- BITZER, L. F., 1972, " The Rhetorical situation ", in D. Ehninger, (éd.), 1972, pp. 39-48.
- BLACK, E., 1978, *Rhetorical criticism — A study in method*. Madison : The University of Wisconsin Press. [1965]
- BLACK, E., & L. F. BITZER, (éds), 1971, *The Prospect of rhetoric*. Englewood Cliffs : Prentice-Hall.
- BLOOM, A., 1987, *The Closing of the American mind*. New York : Touchstone.
- BOOTH, W. C., 1970, *Now, don't try to reason with me. Essays and ironies for a credulous age*. Chicago : The University of Chicago Press.
- BOOTH, W. C., 1971, " The Scope of rhetoric today : A polemical excursion ", in E. Black & L. F. Bitzer, (éds), 1971, pp. 93-114.
- BOOTH, W. C., 1974, *Modern dogma and the rhetoric of assent*. Chicago : The University of Chicago Press.
- BOOTH, W. C., 1974a, *A Rhetoric of irony*. Chicago : The University of Chicago Press.
- BOOTH, W. C., 1983, *The Rhetoric of fiction*. 2<sup>e</sup> éd. Chicago : The University of Chicago Press.
- BRIGANCE, W. N., (éd.), 1943, *A History and criticism of American public address*. New York : McGraw-Hill. Vol. 1 & 2.
- BROCK, B. L., & R. SCOTT, (éds), 1980, *Methods of rhetorical criticism — A twentieth century perspective*. 2<sup>e</sup> éd., revue. Detroit : Wayne State University Press. [1972]
- BROCKRIEDE, W. E., 1966, " Towards a contemporary Aristotelian theory of rhetoric ", *Quarterly journal of speech*, 52, pp. 33-40.
- BROCKRIEDE, W. E., 1968, " Dimensions of the concept of rhetoric ", *The Quarterly journal of speech*, 54, pp. 1-12.
- BROWN, W. R., 1987, *Process and pattern. An holistic view of communication. Collected essays*. Columbus : Department of Communication, O.S.U.
- BRYANT, D. C., 1974, " Rhetoric : Its function and its scope " in W. R. Fisher, (éd.), 1974, pp. 195-230. [1953]
- BRYANT, D. C., 1974, " Rhetoric : Its function and its scope *rediviva* " in W. R. Fisher, (éd.), 1974, pp. 231-246.
- BURKE, K., 1931, *Counter-Statement*. New York : Harcourt Brace.
- BURKE, K., 1946, *A Grammar of motives*. Englewood Cliffs : Prentice-Hall.
- BURKE, K., 1950, *A Rhetoric of motives*. Englewood Cliffs : Prentice-Hall.
- BURKE, K., 1966, *Language as symbolic action*. Berkeley : University of California Press.
- CAMPBELL, G., 1776, *The Philosophy of rhetoric*. Edition et introduction de L. F. Bitzer. Carbondale : Southern Illinois University Press, 1963.
- CICÉRON, *Brutus*. Texte établi et traduit par J. Martha. 3<sup>e</sup> éd. Paris : Les Belles-Lettres, 1960.

- CLARK, R. D., 1957, "Lessons from the literary critics", *Western speech*, 21, pp. 83-89.
- CONNORS, R. J., L. S. EDE, & A. A. LUNSFORD, (éds), 1984, *Essays on classical rhetoric and modern discourse*. Carbondale : Southern Illinois University Press.
- CONNORS, R. J., L. S. EDE, & A. A. LUNSFORD, 1984, "The Revival of rhetoric in America", in R. J. Connors, *et al.*, (éds), 1984, pp. 1-15.
- CORBETT, E. P. J., 1963, "The Usefulness of classical rhetoric" *College composition and communication*, 13, pp. 166-172.
- CORBETT, E. P. J., 1967, "What is being revived?" *College composition and communication*, 14, pp. 162-164.
- CORBETT, P. J., 1971, *Classical rhetoric for the modern student*. 2<sup>e</sup> éd. New York : Oxford University Press. [1965]
- CORBETT, P. J., 1971, *The Little rhetoric and handbook*. Glenview : Scott, Foresman.
- COX, J. R., & C. A. WILLARD, (éds), 1982, *Advances in argumentation theory and research*. Carbondale : Southern Illinois University Press.
- EEMEREN, F. van, R. GROOTENDORST, J. A. BLAIR, & C. A. WILLARD (éds), 1987, *Argumentation : analysis and practices*. Dordrecht : Foris.
- EHNINGER, D., 1972, (éd.), *Contemporary rhetoric — A reader's coursebook*. Glenview : Scott/Foresman.
- EHNINGER, D., 1972, "On systems of rhetoric", in D. Ehninger, (éd.), 1972, pp. 49-57.
- EHNINGER, D., 1980, "Towards a taxonomy of prescriptive discourse", in E. E. White, (éd.), 1980, pp. 89-100.
- ENOS, R. L., 1985, "The History of rhetoric : The reconstruction of progress", in T. W. Benson, (éd.), 1985, pp. 28-40.
- FISHER, R. L., & W. B. PEARCE, 1974, "An empirical test of the 'one world' hypothesis", *Central states speech journal*, 25, pp. 142-146.
- FISHER, W. R. (éd.), 1974, *Rhetoric : a tradition in transition. In Honor of Donald C Bryant*. Michigan State University Press.
- FOSS, S. J., K. A. FOSS, & R. TRAPP, 1985, *Contemporary perspectives on rhetoric*. Prospect Heights : Waveland Press.
- FUTRELL, A. W., 1987, "Argument strategies used by female inmates requesting parole hearings", in F. van Eemeren, *et al.*, (éds), 1987, pp. 337-345.
- GOLDEN, J. L., (à paraître), "Rhétorique et production du savoir. Les grands courants de la théorie rhétorique américaine", in *Argumentation et signification. Actes du Colloque de Cerisy*. Bruxelles : Mardaga.
- GOLDEN, J. L., G. L. BERQUIST, & W. E. COLEMAN, 1978, *The Rhetoric of western thought*. (3<sup>e</sup> éd.). Dubuque : Kendall/Hunt.
- GOLDEN, J. L., & J. PILOTTA, (éds), 1986, *Practical reasoning in human affairs*. Dordrecht : Reidel.
- GOURAN, D. S., 1979, "Speech communication : Its conceptual foundation and disciplinary status", *Communication education*, 28, pp. 1-8.
- GUNTHER, F., 1970, "La recherche rhétorique contemporaine aux Etats-Unis", *Communications*, 16, pp. 235-237.
- HALLORAN, S. M., 1982, "Rhetoric in the american college curriculum : the decline of public discourse", *PRE/TEXT*, 3, pp. 245-269.
- HAMBLIN, C. L., 1970, *Fallacies*. London : Methuen.
- HANCE, K. G., H. O. HENDRICKSON, & E. W. SCHOENBERGER, 1943, "The Historical background of American public address, 3 : The Later national period, 1860-1930", in Brigance, W. N. (éd.), 1943, pp. 111-152.
- HAYAKAWA, S. I., 1964, *Language in thought and action*, New York : Harcourt Brace.

- HOCHMUTH, M., (= HOCHMUTH-NICHOLS, M. = NICHOLS, M.), 1955, " The Criticism of rhetoric ", in M. Hochmuth, (éd.), 1955, pp. 1-23.
- HOCHMUTH, M., (éd.), 1955, *A History and criticism of American public address*. New York/London : McGraw-Hill. Vol. 3.
- HOCHMUTH, M., 1980, " Lincoln first inaugural ", in B. L. Brock, & R. Scott, (éds) 1980, pp. 73-113. [1954]
- HOCHMUTH, M., & R. MURPHY, 1954, " Rhetorical and elocutionary training in nineteenth-century Colleges ", in K. R. Wallace, 1954, pp. 153-177.
- HORNER, W. B., (éd.), 1983, *The Present state of scholarship in historical and contemporary rhetoric*. Columbia : University of Missouri Press.
- HOUCHIN, T. D., 1969, " A History of the speech association of the Eastern States 1959-1969 ", *Today's speech*, 17, pp. 23-28.
- HUDSON, H. H., 1923, " The Field of rhetoric ", *The Quarterly journal of speech education*, 9, pp. 167-180.
- HUDSON, H. H., 1923b, " Rhetoric and poetry ", *The Quarterly journal of speech education*, 10, pp. 143-154.
- HUNT, E., 1955, " Rhetoric as a humane study ", *The Quarterly journal of speech*, 41, pp. 114-117.
- HUNT, E., 1955b, " Classical rhetoric and modern communicology ", *Western speech*, 34, pp. 2-7.
- KINNEAVY, J. L., 1971, *A Theory of discourse*. Englewood Cliffs : Prentice-Hall.
- LEE, I. J., 1942, " Four ways of looking at speech ", *The Quarterly journal of speech*, 28, pp. 148-155.
- LEFEVRE, K. B., 1987, *Invention as a social act*. Carbondale : Southern Illinois University Press.
- LEFF, M., 1978, " In search of Ariadne's thread : a review of the recent literature on rhetorical theory ", *Central states speech journal*, 29, pp. 73-91.
- LEFF, M., & MOHRMANN, G. P., 1974, " Lincoln at Cooper Union: a rhetorical analysis of the text " *Quarterly Journal of Speech*, 60, pp. 346-358.
- LEFF, M., & PROCARIO, M. O., 1985, " Rhetorical theory in speech communication " in T. W. Benson, (éd.), 1985, pp. 12-27.
- MADER, T. F., L. W. ROSENFELD, & D. C. MADER, 1985, " The Rise and fall of departments ", in T. W. Benson, (éd.), 1985, pp. 322-340.
- MARLIER, J. T., 1980, " What is speech communication anyway? ", *Communication education*, 29, pp. 324-327.
- MCBATH, J. H., & R. C. JEFFREY, 1978, " Defining speech education ", *Communication education*, 27, 181-188.
- MCKEON, R., 1987, *Rhetoric. Essays in invention and discovery*. Woodbridge : Ox Bow Press.
- MCKERROW, R. E., (éd.), 1982, *Explorations in rhetoric. Studies in honor of Douglas Ehninger*. Glenview : Scott, Foresman.
- MIGNE, (éd.), 1851, *Dictionnaire d'éloquence sacrée*. Nouvelle Encyclopédie théologique, T. VI. Paris : J.-P. Migne.
- MOHRMANN, G. P., & LEFF, M., 1974, " Lincoln at Cooper Union : a rationale for neo-classical criticism ", *Quarterly Journal of Speech*, 60, pp. 459-467.
- MOHRMANN, G. P., C. J. STEWART, & D. J. OCHS, (éds), 1973, *Explorations in rhetorical criticism*. University Park : Pennsylvania State University Press.
- MOSS, J. D., (éd.), 1986, *Rhetoric and praxis. The contribution of classical rhetoric to practical reasoning*. Washington : The Catholic University of America Press.
- MURPHY, R., 1958, " The Speech as literary genre ", *The Quarterly journal of speech*, 44, pp. 117-127.
- NELSON, J. S., A. MEGILL & D. N. MCCLOSKEY, (éds), 1987, *The Rhetoric of the human sciences*, Madison : The University of Wisconsin Press.

- NICHOLS, M. H., (= HOCHMUTH-NICHOLS, M.) 1974, "Rhetoric and the humane tradition", in W. R. Fischer, (éd.), 1974, pp. 178-191.
- NICHOLS, M. H., 1977, "When you set out for Ithaca...", *Central states speech journal*, 28, pp.145-156.
- NILSEN, T. R., 1968, *Essays on rhetorical criticism*. New York : Random House.
- OHMANN, R., 1964, "In lieu of a new rhetoric", *College English*, 26, pp. 17-22.
- OLIVER, R. T., & M. G. BAUER, 1959, *Re-establishing the speech profession — The First fifty years*. New York : Speech Association of the Eastern States.
- ONG, W. J., 1958, *Ramus. Method and the decay of dialogue*. Cambridge : Harvard University Press.
- ONG, W. J., 1982, *Orality and literacy. The Technologizing of the world*. London : Methuen.
- ONG, W. J., 1983, "Foreword", in W. B. HORNER, (éd.), 1983, *The Present state of scholarship in historical and contemporary rhetoric*. Columbia : University of Missouri Press. Pp. 1-9.
- PAULSON, S. F., 1980, "Speech communication and the survival of the academic disciplines", *Communication education*, 29, pp. 319-323.
- PERELMAN, C., 1978, "The New rhetoric. A theory of practical reasoning", in J. L. Golden, *et al.*, 1978, pp. 403-425.
- PERES, 1987, "Initiation à la rhétorique", *L'Ecole des lettres*, 2, 1, pp. 29-40.
- REBOUL, O., 1984, *La Rhétorique*. Paris : PUF.
- RICHARDS, I. A., 1936, *The Philosophy of rhetoric*. Oxford : Oxford University Press.
- RORTY, R., 1979, *Philosophy and the mirror of nature*. Princeton : Princeton University Press.
- RYAN, E. E., 1984, *Aristotle's theory of rhetorical argumentation*. Montréal : Bellarmin.
- RYAN, J. P., 1918, "Terminology : The Department of speech", *The Quarterly journal of speech education*, 4, pp. 1-11.
- SAMS, H. W., 1954, "Fields of research in rhetoric", *College composition and communication*, 5, pp. 60-65.
- SCOTT, R. L., 1973, "On not defining 'rhetoric'", *Philosophy and rhetoric*, 6, pp. 81-96.
- SILLARS, M. O., 1964, "Rhetoric as act", *Quarterly journal of speech*, 50, pp. 277-284.
- SMITH, D. K., 1954, "Origin and development of department of speech", in K. R. Wallace, (éd.), 1954, pp. 447-470.
- SMITH, D. R., & L. KEARNEY, 1973, "Organismic concepts in the unification of rhetoric and communication", *Quarterly journal of speech*, 59, pp. 30-39.
- SMITH, R. G., 1963, "The Dignity of a profession", *Central States Speech Journal*, 14, pp. 83-87.
- STEINMAN, M., 1966, "Rhetorical research", *College english*, 27, pp. 278-285.
- STEVENSON, C. L., 1944, *Ethics and language*. New Haven/London : Yale University Press.
- STEWART, G. J., 1973, "Historical survey : rhetorical criticism in twentieth century America", in J. P. Mohrmann *et al.*, (éds) 1973. Pp. 1-31.
- THOMPSON, K. W., (éd), 1987, *The History and philosophy of rhetoric and political discourse*, vol. 1. Lanham : University Press of America.
- THUROW, G., & J. D. WALLIN, 1984, *Rhetoric and American statesmanship*. Durham : Carolina Academic Press.
- VICKERS, B., 1988, "The Atrophy of modern rhetoric, Vico to de Man", *Rhetorica*, 6, pp. 21-56.
- WALLACE, K. R., 1954, *History of speech education in America. Background studies*. New York : Appleton-Century-Crofts.

- WALLACE, K. R., 1971, "The Fundamentals of rhetoric", in E. Black, & L. F. Bitzer, (éds), 1971, pp. 3-20.
- WEAVER, R. M., 1953, *The Ethics of rhetoric*. Chicago : Henry Regnery.
- WEAVER, R. M., 1970, *Language is sermonic*. Ed. par R. L. Johannesen, R. Strickland, and R. T. Eubank. Baton Rouge : Louisiana State University Press.
- WHATELY, R., 1776, *Elements of rhetoric*. Ed. par D. Ehninger, préf. de D. Potter. Carbondale : Southern Illinois University Press, 1963.
- WHITE, E. E., 1980, *Rhetoric in transition. Studies in the nature and uses of rhetoric*. University Park : The Pennsylvania State University Press.
- WICHELS, H. A., 1969, "A History of the speech association of the Eastern States 1909-1959", *Today's speech*, 17, pp. 3-32.
- WICHELS, H. A., 1972, "The literary criticism of oratory", in B. L. Brock and R. L. Scott, (éds), pp. 40-73. [1925]
- WILEY, E. W., 1943, "Abraham Lincoln: His emergence as the voice of the people", in W. N. Brigance, (éd.) 1943, pp. 859-877.
- WINANS, J. A., 1915, "The Need for research", *The Quarterly journal of public speaking*, 1915, pp. 17-23.
- WINANS, J. A., 1923, "'Speech'", *The Quarterly journal of speech education*, 1923, pp. 223-231.
- WINDT, T. O., 1982, "Hoyt H. Hudson, spokesman for the Cornell school of rhetoric", *Quarterly journal of speech*, 68, pp. 186-200.
- WOOLBERT, C. H., 1916, "The Organization of departments of speech science in universities", *The Quarterly journal of public speaking*, 1916, pp. 64-77.
- WOOLBERT, C. H., 1917, "Suggestions as to methods in research", *The Quarterly journal of public speaking*, 1917, pp. 12-26.
- YATES, F. A., 1966, *The Art of memory*. Penguin Books.